

Disparition

Christian Boltanski, mémoires vives

Marqué par l'expérience familiale de la Shoah, le plasticien, mort ce mercredi à 76 ans, a fondé son art sur la mise en forme du souvenir, créant une œuvre caverneuse, lumineuse et poignante.



Parmi ses tout premiers films, dans les années 70, l'histoire a déjà retenu, avec quelques haut-le-cœur, celui qui met en scène un personnage masqué et recroquevillé, expectorant de la peinture en crachant ses poumons et toussant tant et plus : *l'Homme qui tousse*. Juré craché, il ne honnit pas seulement la peinture, ni même tout ce qu'elle incarnait alors pour une ribambelle d'artistes trop établis aux yeux de la jeune garde soixante-huitarde (la bourgeoisie cliente de l'École de Paris, tartinant un lyrisme éculé), mais aussi une manière de faire œuvre en s'affirmant comme un grand auteur, un moi singulier et superbe. *L'Homme qui tousse*, de même

que son acolyte, *l'Homme qui lèche*, ou *Derrière la porte*, c'est aussi une manière pour Christian Boltanski d'afficher un personnage qui, dépassé par les affres de son propre, corps, n'a plus rien de précis à articuler, rien d'intelligible sinon ces soubresauts, un peu idiots, un peu encombrants, inconvenants.